

La théologie sur la place publique **De l'académie au rock et au *metal***

Jean-Guy Nadeau

Volume 14, numéro 1-2, automne 2006

Les lieux de la théologie aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014320ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014320ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (imprimé)

1492-1413 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, J.-G. (2006). La théologie sur la place publique : de l'académie au rock et au *metal*. *Théologiques*, 14(1-2), 203–226. <https://doi.org/10.7202/014320ar>

Résumé de l'article

Quoiqu'on en pense, la théologie est bel et bien présente sur la place publique. Si le théologien réussit parfois à y intervenir sur des questions d'actualité, il y trouve déjà une «théologie ordinaire», certes étrangère à ses critères académiques, mais bien vivante. L'article présente quelques interventions de théologiens canadiens et réfléchit à leur condition. Il offre aussi quelques illustrations de la présence de la théologie sur la scène sociale, particulièrement sur la scène de la musique rock et *metal* anglophone.

La théologie sur la place publique

De l'académie au rock et au *metal*

Jean-Guy NADEAU

Faculté de théologie et de sciences des religions
Université de Montréal

Publier un numéro sur les lieux de la théologie, c'est implicitement s'inscrire dans une longue tradition des lieux de la théologie. Identifiés en fonction de dix critères par Melchior Cano (1563), les lieux de la théologie ont par la suite été ramenés à trois, plus facilement mémorables : l'Écriture, la Tradition et la raison. À ces lieux, plusieurs ajoutent aujourd'hui ceux de la nature, de la culture et de l'expérience, qui relèvent finalement de la raison. Malgré cela, il apparaît évident que le présent numéro vise une approche des lieux de la théologie qui, et cela est significatif d'une perspective contemporaine, relève d'une autre topique.

Devant le thème de ce numéro où on m'offrait d'intervenir, j'ai tout de suite pensé à la culture populaire comme à un des lieux contemporains de la théologie et plus précisément à une recherche que j'ai récemment menée sur l'usage de la Bible dans la musique rock. Par contre, il m'a semblé que l'argumentaire du numéro visait plutôt la théologie académique et son inscription dans la culture ou sur la place publique, une pratique à laquelle j'ai apporté quelques contributions modestes au fil des ans. C'est ainsi que la première partie de mon exposé portera sur la parole du théologien sur la place publique et la seconde, sur la théologie qui s'expose ou se construit sur la place publique et auquel le théologien doit être attentif.

1. De l'académie et de l'Église vers la place publique

On peut brièvement définir la théologie comme un discours réflexif et critique — systématique, ajouterait la théologie académique — sur Dieu et les relations à Dieu. Cette théologie, et particulièrement la théologie académique, va sur la place publique pour y communiquer ses travaux (questions, recherches, réponses, etc.) ou y discuter des questions que l'on pourrait dire

d'intérêt public. Or, cela n'est pas nouveau et c'est depuis ses débuts que la théologie va ou se trouve sur la place publique. Il en va de sa mission même, surtout dans un monde hostile au christianisme, mais ouvert à la discussion. Mon collègue d'Édimbourg, Duncan Forrester parle de la théologie sur la place publique comme d'un « talk about God, which claims to point to publicly accessible truth, to contribute to public discussion by witnessing to a truth which is relevant to what is going on in the world and to the pressing issues facing people and societies today » (2001, 127).

On parle de la théologie le plus souvent comme d'une pratique ou d'un discours que les théologiens académiques devraient faire pour s'impliquer dans le débat public, y avoir un impact. Parler de théologie sur la place publique, c'est le plus souvent l'inviter, l'inciter à s'y rendre... avec pour sous-entendu que l'université ou l'Église où elle se cantonnerait ne sont pas du domaine public. Sans doute y a-t-il sous cette invitation un souci de pertinence et d'engagement du discours théologique, souci qui était à la source de la praxéologie pastorale à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal au début des années 1970. Ceux qui font cette invitation à la théologie s'attendent à ce qu'elle apporte sur la place publique un discernement particulier, caractérisé par son rapport à l'Évangile. Et cela est tout à fait normal dans la mesure où la théologie y trouve un de ses lieux naturels, avec l'Église et l'académie (Tracy). C'est ainsi que les évêques de la région de Montréal avaient coutume d'inviter les professeurs de la Faculté à intervenir sur la place publique — une invitation, toutefois, que je n'ai pas entendue depuis quelques années¹.

Le congrès de l'International Academy of Practical Theology, tenu à Manchester en avril 2003, identifiait parmi les questions publiques pressantes à l'exploration desquelles la théologie académique devrait participer :

- une nouvelle quête de spiritualité au sein des sociétés sécularisées ;
- le débat interreligieux ;
- la violence, le souci de sécurité et l'abus de pouvoir ;
- le rapport aux minorités et l'accueil de l'étranger ;
- la justice sociale, l'exclusion, la marginalisation, la stigmatisation sociale ;

1. On peut s'interroger sur la portée de ces invitations. Je n'ai eu des évêques aucun écho de mes interventions, alors que des gens ont parfois réagi à mes articles et que, notamment, le président de la FTQ m'a appelé pour faire une mise au point à la suite d'une lettre publiée par *La Presse* sur la volonté d'organismes populaires et syndicaux de bâillonner l'Église dans le débat des mariages entre conjoints du même sexe (*La Presse*, Montréal, 28 septembre 2003, p. A 9).

- la globalisation et ses impact sur les communautés locales ;
- l’environnement, etc.

2. Retour sur quelques interventions

Au fil des ans, plusieurs de mes collègues sont intervenus sur ces questions, Jacques Grand'Maison étant probablement le plus connu d'entre eux, mais aussi Jean-Pierre Proulx sur la question scolaire, Guy Durand sur cette même question ou encore sur l'avortement ou la démocratie, Michel Beaudin et le groupe de théologie contextuelle sur des questions sociales, Solange Lefebvre dans une chronique plus culturelle, et récemment des biblistes appelés à réagir au film *The Passion of the Christ* (2004). J'ai moi-même eu l'occasion de participer à quelques débats publics, dont plusieurs dans la foulée de ma thèse sur les rapports entre Église, société et prostitution (Nadeau 1987) : rédaction d'un mémoire de la CECC à la commission fédérale d'enquête sur la pornographie et la prostitution au Canada (commission Fraser, 1984) ; débat télévisé sur les avortements dans les CLSC (1985) ; débat sur la décriminalisation de la prostitution à la suite du rapport Fraser, puis à l'occasion de la Marche des femmes de l'an 2000 ; corédaction d'un rapport de Défense des Enfants-International à la Commission des droits de l'homme de l'O.N.U. sur la prostitution et la pornographie enfantines au Canada (1991) ; entrevues dans divers médias et publications dans *La Presse* et dans *Prêtre et pasteur* sur les abus sexuels par les membres du clergé et les mariages entre conjoints du même sexe, etc. ; parution d'un reportage du *Soleil* de Québec sur une conférence sur le Dieu des victimes donnée au congrès de la Société canadienne de théologie en 2002 ; participation à des tables rondes à l'université et en paroisse sur le mariage entre conjoints du même sexe ; commentaires religieux dans des groupes de discussion de musique rock sur Internet et sur le site Web de l'hebdomadaire culturel *Voir*.

Revenant sur ces expériences, je me rends compte que la dimension théologique de mes propos a plus rarement été explicite dans mes interventions orales que dans mes interventions écrites. Sans doute à cause du contexte et de la difficulté de déterminer une interview contrôlée par un interviewer qui l'oriente en fonction de ses intérêts ou de ceux de son entreprise. On peut alors se demander ce que cela donne. Avec mon collègue Guy Durand à qui je reviendrai, j'ai envie de répondre : pas grand-chose. Au mieux : je ne sais pas. Il y a bien peu de place dans les médias pour ces nuances dont la théologie est si marquée. À la télé, cela remplit sûrement du temps d'antenne et réjouit les chercheurs. Cela rend la théologie visible

et fait que mes voisins me disent qu'ils m'ont vu à la télé et apprennent que je suis professeur de théologie. « Ah, tiens ! » Peut-être ces interventions n'ont-elles pour effet que de garder la théologie un peu visible dans notre monde ! Comment des interventions ponctuelles, une ou deux par dossier, auraient-elles quelque impact, particulièrement dans une culture où la référence religieuse relève davantage du folklore que du politique ? À moins qu'on ne soit investi d'une certaine autorité politique ou communautaire (à laquelle je participe indirectement par le Projet d'intervention auprès des mineurs prostitués) ! Peut-être faut-il viser des interventions récurrentes, telle celle de la recherche en théologie pratique du Religion, Culture and Family Project de Don Browning financée durant douze ans et à hauteur de plusieurs millions par la Lilly Endowment, Inc. Par ailleurs, ma contribution la plus féconde aura peut-être été un article sur le crucifix de l'Oratoire Saint-Joseph publié dans *Prêtre et pasteur* (1994a). Des religieux de Sainte-Croix m'ont dit que cet article n'avait pas été étranger au fait qu'on garde le crucifix près de l'autel de la crypte — où les priants peuvent s'en approcher durant l'Eucharistie —, alors qu'on avait songé à l'en démanteler. Intervention plus féconde parce que mieux ciblée ? Parce qu'elle a trouvé les lecteurs qu'il fallait ?

Certains se rappelleront peut-être des nombreuses contributions de notre collègue Guy Durand, tant dans les journaux qu'à la télévision, sur des questions d'éthique ou d'actualité politique tels l'avortement, l'euthanasie, les écoles confessionnelles. Sans compter les occasions où, comme plusieurs d'entre nous, il a envoyé aux journaux des textes ou fait des propositions qui n'ont pas été retenues. « Même s'il m'en coûtait, m'écrivait Guy Durand, je me faisais un devoir d'accepter cette présence dans les médias [...]. Question de visibilité. Question de présence au monde. Question d'aider parfois un lecteur à se faire une opinion, à tout le moins, occasion de participer au débat public². . . » Ce qu'il lui en reste, c'est surtout « une impression d'avoir participé au spectacle ». J'ai parfois eu la même impression, surtout lorsque des intervenants sociaux me disent que j'ai été le théologien de service, ou quand je n'ai que présenté la position de l'Église, un rôle dans lequel Guy Durand regrette de s'être fait coincer de nombreuses fois. Et Guy en concluait que « les *mass media* constituent davantage un lieu de témoignage qu'un lieu de théologie. Ce n'est quand même pas rien », ajoutait-il. Il dit avoir reçu peu de commentaires à la suite de ces participations, comme à la suite des publications d'ailleurs. Face à cela, il s'interroge : à quoi bon ? À quoi sert l'intellectuel ? Aussi bien rester

2. Correspondance privée, 11 février 2004.

dans son cocon ? « Pourtant, conclut-il, je ne peux concevoir la vie sans la dimension sociale et politique. Je suis incapable de concevoir ma vie sans solidarité et engagement avec les autres. Je n'arrive pas à concevoir ma retraite comme un enfermement égocentrique dans un cocon. Et enfin, je garde toujours espoir que ça peut servir, inspirer l'un ou l'autre concitoyen. »

La participation de la théologie au débat public rencontre en effet des obstacles particuliers dans une société québécoise où la référence religieuse explicite n'est à peu près pas significative. Quelle pertinence y a alors la référence théologique dans un débat sur la décriminalisation de la prostitution dans notre société ? Quelle pertinence y a la référence à Dieu dans un débat sur la pauvreté zéro ? Quelle pertinence, la référence à Dieu dans une réflexion sur les abus sexuels ou sur les droits des enfants, voire sur les droits des femmes ? Et une référence au Dieu de la Bible dans ce débat ? La liste des lieux où le discours théologique paraît de prime abord impertinent pourrait s'allonger, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse ici³. Il me semble néanmoins que ce discours est pertinent dans le débat public si la référence à Dieu y est déjà présente, même en filigrane, ou si elle s'avère déterminante dans la conscience ou l'expérience des personnes. Il l'est moins, ou pas du tout, si nous tentons de l'imposer, de faire de la volonté de Dieu ou du plan de Dieu un argument dirimant dans un monde qui ne s'y réfère plus, qui rejette cette référence ou qui se méfie des mécanismes de légitimation religieuse du discours.

3. La théologie sur la place publique... et le théologien à l'écoute

« Les mots utilisés par le théologien se présentent au front de l'objet comme un soldat solitaire », écrivait notre collègue Marcel Viau (1993, 276). Sur la place publique, le théologien entend bien plus qu'il ne parle. Belle occasion d'écouter ce qui s'y dit ! Karl Barth considérait qu'on devait faire de la théologie avec la Bible dans une main et, dans l'autre, le journal pour s'instruire de la vie du monde. Or, dans les médias d'aujourd'hui on trouve même de la théologie, comme on en trouve dans les autres productions de notre culture séculière. Après quelques années, voire des décennies d'éclipse, la culture nord-américaine comporte un discours réflexif et critique sur Dieu et le rapport à Dieu, un discours qui se manifeste particulièrement à travers les arts, la littérature, le théâtre, la musique, le cinéma, voire sur la scène politique. Afin d'attester de cette présence, je voudrais évoquer quelques-unes

3. J'ai par contre abordé la question ailleurs (voir 1998).

des manifestations récentes de discours théologiques dans la culture. Certaines sont tirées de la scène québécoise et canadienne, d'autres de la scène américaine où la théologie extra-académique — celle que Astley qualifie de « théologie ordinaire » (2002) — est encore plus manifeste.

3.1 *Un politicien aux prises avec l'exégèse de Job*

Le premier événement est plutôt cocasse, mais non moins significatif de l'état actuel de la culture américaine. À mi-chemin de la course à l'investiture démocrate à l'hiver 2004, le candidat Howard Dean débarque dans le *Bible Belt*. Cherchant à calfeutrer un trou dans son CV, Dean parle de sa visite en Israël et de l'émotion qu'il a ressentie en visitant le lieu où Jésus a prêché le Sermon sur la montagne et il en profite pour affirmer sa connaissance de la Bible : « If you know much about the Bible, which I do [... it was an] exceptional experience. » Au reporter qui lui demande alors quel est son livre préféré dans le Nouveau Testament, Dean répond : « Le livre de Job », dont il discute la finale qu'il compare à d'autres livres du Nouveau Testament. Oups ! Une heure plus tard, Dean revient et essaie de réparer sa gaffe, mais le mal est fait. Par contre, un chroniqueur du *New York Times*, lui-même auteur d'un ouvrage sur Job, applaudit les nouveaux commentaires de Dean sur la rédaction de Job et en signale la justesse quant à l'exégèse récente (Safire 2004). Les éditoriaux, les chroniques et les *blogs* reprennent le débat, devenant alors des lieux d'exégèse du livre de Job et de son herméneutique contemporaine.

On imagine mal un tel épisode dans le Québec d'aujourd'hui, mais Dean n'avait pas le choix. Des enquêtes indiquent que les politiciens américains doivent aujourd'hui faire preuve, sinon de connaissance théologique, à tout le moins d'intérêt ou même de ferveur religieux. La majorité des électeurs y voient une façon de connaître le candidat, tout aussi importante que sa vie familiale ou conjugale. Et si, en deçà de nos critiques sur le contenu théologique de ses interventions, nous trouvons que le président Bush rappelle trop souvent sa foi en politique, les enquêtes indiquent que seulement 10 % des Américains partagent cette opinion. 62 % considèrent au contraire qu'il le fait de façon équilibrée et 21 % souhaitent qu'il en parle davantage. De façon générale, 41 % des Américains trouvent que leurs dirigeants politiques ne réfèrent pas assez à leur foi (Connolly 1994, 1).

3.2 *Le Dieu du 11 septembre*

Le second événement concerne ce qu'on peut appeler le Dieu du 11 septembre ou, mieux, la théologie du 11 septembre. Certains se souviennent

peut-être des commentaires de Jerry Falwell et Pat Robertson attribuant l'attaque du 11 septembre 2001 au fait que Dieu avait cessé de protéger les États-Unis à cause des homosexuels, des lesbiennes, des féministes, des militants pro-choix, de l'ACLU, des écoles qui ont rejeté Dieu, etc. « The abortionists have got to bear some burden for this because God will not be mocked. And when we destroy 40 million little innocent babies, we make God mad⁴ », précisait Falwell. Devant le tollé de protestations, il s'était justifié en disant qu'il ne s'agissait que de commentaires théologiques et non politiques (Falwell 2001)! Peut-on plus clairement parler de la théologie sur la place publique? Et si Falwell et Robertson ne sont pas des théologiens académiques, ils en jouent à l'évidence la fonction interprétative et même critique sur la place publique.

3.3 *The Religion, Culture, and Family Project*

J'ai évoqué plus haut le Religion, Culture, and Family Project qui « seeks to address the contemporary situation of American families from a range of theological, historical, legal, biblical, and cultural perspectives⁵ ». Tout en tenant compte de l'aspect sacramentel du mariage, le projet s'inscrit directement dans l'arène sociale marquée entre autres par la désertion des pères et la pauvreté des mères monoparentales et de leurs enfants. Il a jusqu'ici donné lieu à plusieurs colloques académiques et populaires, produit quatorze ouvrages académiques auxquels ont contribué plus d'une centaine de chercheurs reconnus et un documentaire qui s'est mérité plusieurs prix, présenté sur la chaîne PBS à l'occasion de la Saint-Valentin⁶. Or, ce projet, que ses animateurs ont toujours identifié comme un projet de théologie pratique, n'a jamais caché ses fondements et sa portée théologiques.

3.4 *Les abus sexuels par les membres du clergé*

De 1985 à 1992, et de nouveau depuis 2002, les médias ont largement rapporté les allégations d'abus sexuels de mineurs par des membres du clergé et de *cover up* par les autorités diocésaines. Si elle a effectivement donné lieu

-
4. J. Falwell, *Pat Robertson's The 700 Club*, 13 septembre 2001. Le *verbatim* de l'émission est disponible sur divers sites Internet (voir p. ex. GLAAD 2001).
 5. La citation est tirée de la page Web du Religion, Culture, and Family Project, <<http://marty-center.uchicago.edu/research/rcfp/>> (consultée le 17 juillet 2006).
 6. « Marriage — Just a Piece of Paper? », *PBS*, 14 février 2002. Un livre et un guide de discussion accompagnent le documentaire disponible à travers la page Web du projet. Voir aussi <<http://marriagetv.uchicago.edu/>>.

à une chasse aux sorcières, cette couverture médiatique a aussi provoqué des débats sur la mission de l'Église, sa morale sexuelle et la règle du célibat presbytéral. S'en sont trouvé portés sur la place publique des questions et débats qui ne dépassaient pratiquement plus les officines des séminaires, des facultés de théologie ou des chancelleries. Le retour de la crise en 2002 a ramené sur la scène publique ces questions, avec une insistance encore plus grande sur l'ecclésiologie qui avait permis à ces agressions de perdurer à travers les décennies et de protéger leurs auteurs plus que leurs victimes. Notre société laïque a pu débattre du Droit canon lui-même ! Certes, le traitement médiatique de ces questions est souvent resté superficiel, le débat théologique ne pouvant que rarement s'y approfondir. Mais on ne saurait nier que de bonnes questions aient été posées et débattues par des victimes et des experts, et parfois par les autorités ecclésiastiques.

3.5 *De la Passion du Christ à la croix des femmes*

En plus de porter à l'écran la théologie classique de la rédemption acquise par la souffrance du Christ, le film *The Passion of the Christ* (2004), de Mel Gibson, a lui aussi suscité des débats dans les médias⁷. Certains intervenants y ont trouvé l'occasion de réaffirmer la valeur de cette théologie, alors que d'autres en ont profité pour critiquer et rejeter le dolorisme théologique porté par ce film et par l'Église. Comme je l'indiquais plus haut, nos collègues d'études bibliques ont participé à ce débat (ou débat-spectacle), mais aussi des philosophes, artistes, critiques, laïcs et laïcistes, évêques et conférences épiscopales, musulmans, juifs, etc. Un film, et voilà la sotériologie chrétienne, la valeur rédemptrice de la souffrance, la théologie sacrificielle discutées sur la place publique de notre société sécularisée !

Comme la théologie a si souvent lié la souffrance humaine avec la croix du Christ, je m'en voudrais de ne pas signaler le « spectacle d'adieux » *Nicole, c'est moi*⁸, dans lequel l'auteure, metteuse en scène et actrice Pol Pelletier porte une grande croix du début à la fin, qualifiant ainsi l'histoire du monde et des femmes oubliées par l'histoire. Le spectacle provoquant et touchant jette une lumière crue sur la situation de la femme et du discours féministe au Québec après le massacre de 14 jeunes femmes de l'École Polytechnique 15 ans plus tôt. Sa dimension théologique tient sans doute

7. En décembre 2004, Google répertoriait 1 630 000 pages sur ce film.

8. Créé à l'Espace GO en 2004, après avoir été présenté en cours de travail en 1999 sous le titre *Cérémonie d'adieu*.

au symbole de la croix, mais aussi au verbe qui l'appuie et le questionne. Et que dire, pour ne signaler qu'un autre exemple récent, de la pièce *Bureaux* d'Alexis Martin⁹ où se conjuguent clairement quête du père et quête de Dieu ?

3.6 *Le mariage entre conjoints de même sexe*

Comme d'autres pays occidentaux, le Canada connaît ces temps-ci un débat majeur sur le mariage entre conjoints de même sexe. La théologie magistérielle y est très présente, du Vatican jusqu'aux évêques en passant par les conférences épiscopales, et quelques théologiens y participent aussi. Mais ce sont surtout des laïcs et des homosexuels qu'on y entend, tantôt réaffirmant la valeur religieuse et anthropologique de la définition traditionnelle du mariage, tantôt refusant la mainmise de la religion sur la morale ou opposant l'accueil du Christ et l'amour du prochain au refus et au moralisme des autorités ecclésiales.

3.7 *La toile du réseau électronique (Internet)*¹⁰

Enfin, ceux qui fréquentent la vaste toile de l'Internet savent que la théologie, et non seulement la religion, y est très présente. On la trouve certes sur des sites académiques ou ecclésiaux, mais aussi sur une foule d'autres sites, personnels ou collectifs, culturels ou politiques. Je pense entre autres à cette multitude de « groupes de discussion » consacrés à la politique, à la culture, voire à la musique pop (par exemple celui intitulé « God Lives In Music »). Le plus fréquenté de ces derniers sites est probablement celui du groupe U2 dont les croyances chrétiennes de trois de ses membres sont bien connues, mais on en trouve aussi sur des sites et groupes dédiés à Bob Dylan, Leonard Cohen, Nick Cave and the Bad Seeds, Bruce Springsteen, Bad Religion, Slayer, Creed, ou encore les nombreux sites dédiés à la Christian Contemporary Music.

9. Créé en 2003 au Nouveau Théâtre Expérimental, la pièce a été reprise en 2005 au Théâtre d'aujourd'hui.

10. En décembre 2004, Google répertoriait en anglais 51 800 000 pages pour « sex », 37 200 000 pour « god » — ce qui n'est pas si loin derrière —, 30 100 000 pour « church », 23 400 000 pour « christ », 18 800 000 pour « religion », 5 560 000 pour « theology » ; en français : 12 800 000 pages pour « sexe », 4 000 000 pour « dieu », 1 780 000 pour « église », 2 090 000 pour « christ », 4 050 000 pour « religion » et 552 000 pages pour « théologie ».

Que retenir de ce qui précède ? En un mot, la présence de la théologie, voire de débats théologiques dans la culture séculière. Certes, les médias ne sont pas un lieu de théologie au sens où le terme désignerait le discours systématique de la *fides quaerens intellectum*. Les médias recherchent le caractère sensationnel des événements et des discours, privilégient les phrases-chocs sur les discours nuancés ou les débats en profondeur. Dans les médias, lieu de l'éphémère, tout est destiné à passer, chaque nouveau scandale éclipsant le précédent, de sorte qu'on a souvent l'impression d'y faire face à une exploitation médiatique aussi bien que politique du fait religieux et de la théologie — mais il n'y a là rien de nouveau, comme en témoignent tant les livres sacrés que l'histoire. La présence de ces bribes théologiques dans les médias, et surtout dans les arts de la scène est néanmoins interpellante pour les théologiens et les théologiennes de carrière que nous sommes. Nous avons cru être les seuls à parler de Dieu, à en critiquer ou à en refaçonner les visages. Or, voilà que notre culture s'y remet. Si le théologien se croyait solitaire au front du langage, il découvre que bien d'autres s'y tiennent aussi, souvent à découvert, à la fois puissants et vulnérables.

4. Des fragments de théologie dans la culture rock

4.1 *Le rock comme l'espéranto des jeunes*

Parmi les lieux culturels où s'affirme une présence théologique, souvent ignorée, je voudrais signaler ceux qui tiennent à la musique rock. On pourrait se demander pourquoi s'intéresser à la musique rock alors que tant de questions pressantes confrontent le théologien sur la place publique. En fait, le rock n'est pas d'abord une question, mais bien plutôt un langage, un langage en lequel s'expriment certaines questions théologiques et religieuses. La musique rock et le *heavy metal*, surtout fabriqués aux États-Unis, sont présents partout à travers le monde, George Steiner, par exemple, y voyant « l'espéranto international des jeunes¹¹ » (2000, 91). À ce titre, la musique rock concerne aussi nombre de jeunes et moins jeunes québécois, qu'elle soit faite ici ou ailleurs.

Or, le rock, et particulièrement le *metal* qui en est la partie la plus dure, comporte une dimension religieuse manifeste. J'y retrouve même une forme

11. Contrairement à nous, cependant, Steiner juge que cet espéranto exclut toute lecture ou échange sémantiques. Par ailleurs, il affirmait quelques pages plus haut : « Il n'existe à mes yeux aucune théorie du sens qui ne prenne pas en compte la musique et c'est pourquoi je lance un défi à toute forme de déconstruction » (2000, 81).

de ce que Jeff Astley appelle la théologie ordinaire et qui ne peut qu'intéresser la théologie pratique. Je le signalais déjà en 1994 dans un article de *Concilium* sur l'évangélisation des jeunes au Québec (1994b), et plusieurs connaissent l'ouvrage tiré du mémoire de maîtrise que Tom Beaudoin a fait sur la quête spirituelle mise en scène dans la culture pop rock (Beaudoin 1998 ; voir aussi Stockman 2001), sous la direction d'un Harvey Cox dont la présence en ces terres n'étonnera personne.

Les références religieuses sont en effet nombreuses dans le rock et je ne compte pas ici la Contemporary Christian Music justement développée pour affronter le pop, le rock et le *metal* sur leur propre terrain. Mon propos vise plutôt des groupes et des chanteurs ou chanteuses bien connus sur la scène rock, dont plusieurs viennent et reviennent au Québec, et dont les chansons tournent à la radio, sur MTV, Much Music, Musique Plus et ont été mises en nomination ou ont reçu des prix aux Grammy's ou aux MTV's Music Awards. Ce choix vise à saisir ce que les jeunes écoutent normalement et qui constitue le substrat de nombreuses liturgies contemporaines, celles à tout le moins que les jeunes fréquentent.

Je ne parlerai pas ici du discours sur Dieu et encore moins des innombrables références religieuses que l'on trouve dans cette musique. Il y en a beaucoup trop et je veux tenter de distinguer, au moins de façon minimale, discours religieux et discours théologique, bien que l'on parle de « théologie ordinaire ». Je traiterai donc ici du discours sur Dieu réflexif et critique que l'on trouve dans la musique rock ou *metal*.

4.2 Fonctions théologiques

On ne saurait évidemment pas attendre d'une chanson rock de trois minutes ce qu'on attend d'un ouvrage de théologie, même si un Bruce Springsteen clame : « We learned more in a three minute record than we ever learned in school. » (« No Surrender ») Il faut plutôt y voir des expressions d'une théologie ordinaire, une théologie au quotidien qui entre dans les maisons des gens par la radio, la télévision, l'ordinateur, ou qui les accompagne sur la rue ou en auto par le baladeur ou le lecteur mp3. Cette théologie peut cependant comprendre des aphorismes aussi riches, et parfois plus performants que nos discours, à cause de leur poésie, de leur excès, de leur répétition dans un refrain facilement mémorisé, et du *beat* qui les soutient. Par exemple, ces énoncés de Bruce Springsteen, encore, qui m'avaient jadis marqué et que hurlent toujours en concert vingt-cinq ans plus tard quinze mille voix ponctuées du *pumping* de quinze mille poings levés vers le ciel.

I believe in the love that you gave me
I believe in the hope that can save me
I believe in the faith And I pray
that some day it may raise me
above these badlands

[...]

For the ones who have a notion
A notion deep inside
That it ain't no sin to be glad you're alive

[...]

We'll keep pushin' 'till it's understood
And these badlands start treating us good

(Bruce Springsteen, « Badlands »)

À cause de la popularité du chanteur à l'époque et de son imaginaire catholique, Andrew Greeley saluait la sortie de son album *Tunnel of Love* comme un événement plus important pour les catholiques américains que la visite du pape Jean-Paul II dans leur pays (1988, 142).

Ce qui frappe d'abord quant à la dimension religieuse du rock, ce sont les fonctions des chansons liées à la prière, à l'expression d'une quête spirituelle, au témoignage, au soutien de l'espoir ou encore à la métaphorisation de l'expérience. Mais on trouve aussi dans le rock un certain travail théologique lié à différentes fonctions dont j'ai plus longuement traité ailleurs (2003 ; 2005). Avant de rappeler deux d'entre elles qui me semblent particulièrement significatives, je ne peux résister au fait de signaler rapidement la fonction de critique sociale, voire de dénonciation du péché qu'on trouve par exemple dans « Jeremy » (le prophète) de Pearl Jam dont le vidéoclip très dur a longtemps été interdit, ou encore dans la touchante « Story of Isaac » de Leonard Cohen, reprise par Suzanne Vega qui en a fait une version féminine saisissante. Je ne peux en reprendre ici toute la belle actualisation du récit biblique, mais on trouvera facilement les paroles complètes de la chanson sur Internet.

You who build these altars now
to sacrifice these children,
you must not do it anymore.
A scheme is not a vision
and you never have been tempted
by a demon or a god.
You who stand above them now,
your hatchets blunt and bloody,

you were not there before,
 when I lay upon a mountain
 and my father's hand was trembling
 with the beauty of the word.

(Leonard Cohen, « Story of Isaac »)

Je voudrais donc rappeler deux dimensions théologiques du rock. La première, plus résolument théologique et critique des affirmations sur Dieu, relève de la confrontation religieuse avec la souffrance et le mal. La seconde relève d'une critique sociopolitique des églises et des faux prophètes, souvent au nom même de l'Évangile.

4.3 *Confrontation religieuse avec la souffrance et le mal*

Il y a dans le rock et le *metal* (et plus récemment le rap et le hip hop) une volonté de crier le mal et l'excès. La clameur et la dissonance des décibels, le martèlement parfois oppressant de la basse, la violence des paroles et des cris du chanteur, apparaissent comme une stratégie en ce sens. Bono, le chanteur de U2, situe ainsi cette confrontation au mal en parlant des croyants (*religious people*): « They refuse to stare into the face of the world we're living in [...]. They're not attempting to understand the darkness in the world, or to get into it and describe it from the inside so people can really get a sense of what you're talking about. » (1993, 93) C'est dans cette direction à la fois théologique et poétique, à travers l'exacerbation des pulsions et du mal, que s'inscrivent un travail et des énoncés dont la portée théologique s'avère parfois intéressante.

Avec le rock et surtout le *metal*, nous sommes souvent dans la démesure, une démesure qui choque plusieurs de nos contemporains. Tout se passe comme si à la démesure du mal, voire à la démesure du silence de Dieu faisait écho la démesure des décibels. Comment parler de Dieu après Auschwitz ? Comment parler après Auschwitz, comment parler *de* Auschwitz, se demandaient les survivants ? Comment parler de Dieu depuis Ayacucho, le lieu de la mort injuste et infâme, demandait Gustavo Gutiérrez (1990) ? Comment parler de Dieu à l'heure de tant de violence dont nous sommes les contemporains, peut-on encore demander ? Comment parler de Dieu à l'heure où des chrétiens et des 'vendeurs de Bible' s'enrichissent au prix de l'appauvrissement des masses, demandent des groupes comme Bad Religion, Ministry, Dead Kennedys et autres ? Comment parler, comment crier, demande le rock dont la démesure du discours et des décibels

semble vouloir se confronter à *l'excès du mal* (pour reprendre le titre du beau livre de Philippe Némo) ?

Tout se passe comme si les croyants préféraient se taire. Taire le mal, l'endormir. Adolphe Gesché se demandait déjà « si une grande part de l'incroyance ne vient pas de ce que les croyants n'assument pas suffisamment [...] la contestation de Dieu » (1986, 405s.). Or, une telle contestation de Dieu ou des représentations confortables de la divinité ne marque-t-elle pas aussi certaines entreprises théologiques, alors que d'autres la fuient plutôt ? Peut-être les chanteurs rock font-ils partie de ceux qui assument cette contestation, articulant leur éducation religieuse et sa théologie sous-jacente avec les aspirations humaines et l'état du monde contemporain. Pour les jeunes, le rock paraît avoir pris la relève des croyants et surtout des pasteurs qui ne s'émeuvent plus de la cohabitation de Dieu avec le mal et pour qui tout paraît aller de soi pourvu qu'on répète que Dieu nous aime (400 lapins, « Ma bible » ; Bad Religion, « God's Love »).

C'est non seulement le rapport des croyants avec le mal qui est interrogé dans le rock et le *metal*, mais le rapport de Dieu lui-même avec le mal. Ce n'est pas un hasard si le Ps 23 et Mc 15,32 sont parmi les passages bibliques les plus cités dans le rock et le *metal*. Mais les musiciens rock ne sont pas des théologiens patentés et leur discours est moins subtil. Sans doute est-il plus proche de ce que vivent plusieurs de nos contemporains. Les chanteurs rock crient contre le mal, parce que le mal vit parmi nous et en nous. Ils chantent, ils crient pour en manifester la présence dans notre monde et le relancer à la figure de ceux qui l'ont fui et oublié dans le divertissement, au sens pascalien du terme, un divertissement auquel, paradoxalement, le rock contribue aussi parfois... comme la religion.

Le rock se plaît dans l'excès, disions-nous. L'excès, voire la violence du verbe, des décibels et de la mise en scène, l'excès des gestes, des tatouages, des *piercings*. Pour plusieurs, le rock constitue une façon, et souvent la seule, de faire face à une vie qu'ils jugent intolérable. À travers la catharsis des cris et des décibels, des paroles et du *beat*, le rock permet une certaine forme de libération. Il signe un triomphe, fût-il momentané, sur le mal-être et l'absurde. Tout se passe comme si le rock avait pris le relais d'un discours religieux, voire d'une théologie qui aurait pris son parti du mal. À travers la confrontation avec le mal et ses interprétations religieuses, nous sommes en plein terrain théologique, fût-ce souvent sur le mode de l'irrévérence, un thème majeur chez Tom Beaudoin. En témoignent par exemple les chansons suivantes. La première est plus proche du blues quoique écrite par un *rocker*. La seconde est tirée d'un album d'Elton John,

on ne peut plus pop. La troisième d'un groupe punk très respecté et au nom de Bad Religion, particulièrement pertinent ici¹². Prenons le temps de les lire, avec la voix « bluesée » d'Etta James, puis le rythme pop-rock d'Elton John et enfin les guitares punk de Bad Religion.

Cain slew Abel, Seth knew not why
 For if the children of Israel were to multiply
 Why must any of the children
 Why must they die ?
 So he asked the Lord
 And the Lord said :
 Man means nothing, he means less to me
 Than the lowliest cactus flower
 Or the humblest Yucca tree
 He chases round this desert
 'Cause he thinks that's where I'll be
 That's why I love mankind
 [...]
 Lord, if you won't take care of us
 Won't you please, please let us be ?
 And the Lord said And the Lord said
 I burn down your cities—how blind you must be
 I take from you your children and you say how blessed are we
 You all must be crazy to put your faith in me
 That's why I love mankind
 You really need me
 That's why I love mankind

(Randy Newman, « God's Song (That's Why I Love Mankind) »)

Torn from their families
 Mothers go hungry
 To feed their children
 But children go hungry
 There are so many big men
 They're out making millions
 When poverty's profits
 Just blame the children
 If there's a God in heaven
 What's he waiting for
 If He can't hear the children
 Then he must see the war

12. Le leader du groupe, Gregory W. Graffin, vient de publier sa thèse de Ph. D. en biologie (Graffin 2004).

But it seems to me
That he leads his lambs
To the slaughter house
And not the promised land

(Elton John, « If There Is a God in Heaven (What's He Waiting For ?) »)

I don't know what stopped
Jesus Christ from turning
every hungry stone into bread
and I don't remember hearing
how Moses reacted
when the innocent first born sons
lay dead
Well I guess
God was a lot more demonstrative
back when he flamboyantly parted the sea
now everybody's praying
Don't prey on me [*sic*]

(Bad Religion, « Don't Pray on Me »)

Gesché, encore, signalait l'importance que le croyant interroge ou même investit Dieu dans sa souffrance, comme l'ont fait Jacob, Job et Jésus. Gesché se demandait même si Dieu ne doit pas prendre figure d'adversaire « en cette redoutable question du mal [...] celui sur qui l'homme doit se faire les poings, [...] la figure de l'Ecce Homo [allant] jusqu'à suggérer que l'homme, en ce besoin, a le droit de frapper le Dieu innocent » (1986, 405). Ce Dieu est cependant moins innocent aux yeux des *rockers*, dont certains ne l'en appellent pas moins, qu'à ceux des théologiens. En témoigne la prière suivante tirée de l'album *Toxicity* du groupe de « *Nu Metal* » (pour *new metal*) System of a Down, qui accorde une large place aux questions d'environnement et de suicide et y contextualise à neuf le texte de l'évangile.

Father into your hands, I commend my spirit
Father into your hands, (why have you forsaken me ?)
In your eyes (forsaken me)
In your thoughts (forsaken me)
In your heart (forsaken me)

(System of a Down, « Chop Suey¹³ ! »)

-
13. Lors d'une activité de la rentrée d'automne 2004 à la Faculté de droit de l'Université de Montréal, les étudiants en chantaient en chœur le refrain... tout en buvant une bière. Paradoxe de cet évangile trafiqué qui devient un bien de consommation, mais reste présent dans la culture quotidienne !

Mais ce Père, disions-nous plus haut, reste silencieux, paraît absent, inadéquat aux conditions actuelles de la quête spirituelle de plusieurs de nos contemporains. En témoigne par exemple l'extrait suivant d'une chanson de U2 dont l'expression « GOD shaped hole » s'avère particulièrement intéressante (Nadeau 2001, 29) :

lookin' for to save my save my soul
 lookin' in the place where no flowers grow
 lookin' for to fill that GOD shaped hole

(U2, « MOFO », tiré de l'album *Pop*, un titre on ne peut plus banal)

Revenons à l'excès et à la violence qui caractérisent souvent l'approche rock de la question du mal. Le 11 septembre 2001 paraissait l'album *God Hates Us All* du groupe *metal* Slayer qui sera mis en nomination aux Grammy's pour une chanson de cet album dont le livret est composé à partir du livre de Job. Cet album me semble une excellente illustration, voire un archétype de la violence avec laquelle le rock, surtout le *metal* qui en a fait sa marque de commerce, approche la question du mal. Il y a violence dans le titre de l'album. Violence dans la musique et les paroles. Violence sur son site Web dont la page d'accueil s'ouvrait sur une Bible ensanglantée transpercée d'un poignard. Je reviendrai aux paroles du CD dans le cadre de la prochaine discussion, mais il me semble plus intéressant ici de citer un extrait d'entrevue du chanteur, Tom Araya, à l'occasion de la tournée « God Hates Us All » et publiée dans le magazine *Hour* lors de la visite du groupe à Montréal. L'énoncé est étonnant et il paraît témoigner d'une réflexion sérieuse... qui n'apparaît malheureusement pas en ces termes sur les albums du groupe. Voyons donc ce qu'Araya dit alors de Dieu. « The whole idea behind God is love. At some point in our lives everyone gets tested, and that's when we hate Him. That's the test. You either hate Him for the rest of your life, or you learn to forgive Him. » (Patriquin 2002) Pardonnez à Dieu ! Si la théologie actuelle s'intéresse aussi à cette question (Nadeau 1997), il en va autrement de celle de la haine de Dieu qui hante pourtant bien des consciences. J'y reviendrai.

Heureusement, et nous terminerons ce paragraphe avec une longue citation, le rock porte aussi une théologie de l'espérance qu'il sait même nourrir au texte biblique. J'emprunte encore à Bad Religion dont la connaissance de la Bible n'est pas unique dans le monde rock, mais qui la travaille d'une façon bien particulière.

Father can you hear me ?
 How have I let you down ?

I curse the day that I was born
 and all the sorrow in this world
 Let me take you to the herding ground
 where all good men are trampled down
 Just to settle a bet that could not be won
 between a prideful father and his son
 Will you guide me now for I can't see a reason
 for the suffering and this long misery
 What if every living soul could be upright and strong ?
 Well then I do imagine
 There will be sorrow
 Yeah there will be sorrow
 And there will be sorrow NO MORE
 When all soldiers lay their weapons down
 or when all kings and all queens relinquish their crowns
 Or when the only true messiah rescues us
 from ourselves it's easy to imagine
 There will Be sorrow
 Yeah there will be sorrow
 And there will be sorrow NO MORE

(Bad Religion, « Sorrow¹⁴ »)

4.4 *Le rock contre le Bible Belt*

Notre dernière discussion s'arrête à une autre dimension théologique du rock, sa lutte contre les fondamentalistes et leurs thuriféraires. De toute évidence, l'auteur de la chanson précédente « connaît bien sa Bible », comme le veut l'expression, et il a donc dû en avoir une bonne fréquentation. On ne trouve pas ces passages simplement en feuilletant sa Bible. Et il n'est pas le seul à la connaître et à l'utiliser ainsi ; j'ai plus de 300 chansons contenant des citations bibliques exactes, sans parler de celles ne contenant que des allusions au texte. Bruce Springsteen, particulièrement, est friand de ces allusions. D'éducation catholique, il cite moins le texte que ses collègues issus du protestantisme. Dans l'extrait suivant, par exemple, il utilise l'humour pour critiquer la droite fondamentaliste et ses pratiques politiques quant au créationnisme :

They prosecuted some poor sucker in these United States
 For teaching that man descended from the apes

14. « Sorrow », un hymne qui clôt le spectacle du groupe, a été le premier *hit* de l'album *The Process of Belief* en novembre 2001.

They coulda settled that case without a fuss or fight
 If they'd seen me chasin' you, sugar, through the jungle last night
 [...]

 Well did God make man in a breath of holy fire
 Or did he crawl on up out of the muck and mire
 Well the man on the street believes what the bible tells him so
 Well you can ask me, mister, because I know
 Tell them soul-suckin' preachers to come on down and see
 Part man, part monkey, baby that's me.

(Bruce Springsteen, « Part Man, Part Monkey »)

La plupart des chanteurs rock sont cependant plus radicaux quant ils dénoncent ou affrontent cette droite, plus violents, ici encore. Or, il me semble important de les situer dans leur contexte. Les excès religieux dans le rock viennent souvent de gens (Marilyn Manson, Axl Rose, Slayer, etc.) qui ont grandi dans des communautés fondamentalistes et qui, tout en rejetant le concept de Dieu de ces communautés, n'en gardent pas moins les images de Dieu qu'ils y ont développées¹⁵.

Avec des groupes comme Deicide, Garden of Gehenna, Judas' Priest, Dead Kennedys, Slayer, Bad Religion, etc., on pourrait même parler d'une guerre, voire d'une guerre de religion de certains groupes rock contre certaines Églises, dont, parfois, celles d'où ils viennent. Un reproche majeur concerne le contrôle des consciences et de l'expérience religieuse, voire de Dieu lui-même. Voyons-en quelques instances.

You call yourself the Moral Majority
 We call ourselves the people in the real world
 Trying to rub us out, but we're going to survive
 God must be dead if you're alive
 You say, « God loves you. Come and buy the Good News »

(Dead Kennedys, « Moral Majority »)

It took three days for him to die
 The born again to buy the serial rights
 Lamb of God have mercy on us

(Marilyn Manson, « Lamb of God »)

I reject all the biblical views of the truth
 Dismiss it as the folklore of the times

15. Sur cette distinction entre concept (de l'ordre dogmatique) et image de Dieu (de l'ordre de l'affect), voir Rizzuto 1979.

I won't be force fed prophecies
 From a book of untruths for the weakest mind

(Slayer, « New Faith »)

Not once has anyone ever seen
 Such a rise of pure hypocrisy
 I'll instigate I'll free your mind
 I'll show you what I've known all this time
 God hates us all ; God hates us all
 You know it's true God hates this place
 You know it's true he hates this race

[...]

I have no faith distracting me
 I know why your prayers will never be answered
 God hates us all ; God hates us all
 He fuckin' hates me

[...]

Man made virus infecting the world
 Self-destruct human time bomb
 What if there is no God
 would you think the fuckin' same
 Wasting your life in a leap of blind faith
 Wake the fuck up can't ignore what I say

[...]

I never said I wanted to be God's disciple
 I'll never be the one to blindly follow
 I'll never be the one to bear the cross-disciple
 I reject this fuckin' race
 I despise this fuckin' place

(Slayer, « Disciple¹⁶ »)

Ce qui nous ramène à la haine de Dieu, mais avec le signe opposé cette fois : non la haine que les humains peuvent en avoir, mais celle de Dieu envers les humains. Le problème c'est que l'affirmation selon laquelle Dieu nous haït tous n'est ni unique ni nouvelle, si ce n'est par sa formulation universalisante. L'Internet s'avère ici encore riche d'enseignements, et même d'enseignements théologiques... sur la place publique — ce qui est justement le but de plusieurs sites religieux. L'affirmation de la haine divine s'inscrit

16. Le groupe a été en nomination aux Grammy's 2002 pour sa prestation de cette chanson.

sur la toile de fond de la punition divine pour nos fautes, sur l'affirmation d'un enfer de supplices éternels pour le plus grand nombre. Les violences du rock et du *metal* n'ont rien à envier aux descriptions infernales des missionnaires rédemptoristes dont le nom déformé donnait *rédempterroristes*. D'autres, Bible en mains, clament que « God hates fags », qu'il haït les pécheurs — et non seulement le péché¹⁷ — et qu'il les punit. N'est-ce pas ce que disaient Jerry Falwell et Pat Robertson après l'attaque du World Trade Center, précisant même qu'il s'agissait là « d'énoncés théologiques et non politiques » (Falwell 2001) ? C'est ainsi que d'autres affirment dans la même foulée et clament, bannières, t-shirts et chanson à l'appui¹⁸, que *God Hates America*¹⁹, et que « sa colère s'abat sur elle. C'est que, voyez-vous, les pécheurs rendent Dieu fou, furieux — we make God *mad* » (Falwell 2001 ; GLAAD 2001).

Les liens de ces sites Web vers des sites anti-avortement qui proposent des photos particulièrement crues ou même *gore* de fœtus avortés²⁰, dont un à côté d'un crucifix²¹, montrent que les *rockers* ne sont pas les seuls à utiliser l'excès pour dénoncer le mal et le renvoyer à la face du monde. Tout dépend de ce que l'on identifie comme mal. La mort des premiers-nés des Égyptiens, demandait plus haut « Don't Pray on Me » ? Et puisque nous sommes tous pécheurs, et avons tous besoin de rédemption, on peut imaginer où Slayer a appris que *God hates us all*. On voit moins où Araya a appris, et c'est là le miracle, que Dieu est amour. Mais il est vrai que l'un n'empêche pas l'autre, comme le rappelait Maurice Bellet dans *Le Dieu pervers* (1979).

Il me semble que nombre d'excès théologiques du rock et du *metal*, souvent perpétrés par des gens issus de milieux chrétiens, se comprennent aussi en fonction de ce contexte trop rapidement évoqué. On s'étonne moins alors que certains groupes *metal* paraissent aussi fondamentalistes et parfois aussi violents que ceux qu'ils dénoncent, poètes et théologiens d'une violence non moins réelle parce que symbolique.

* * *

17. Voir <www.jayforrest.org/godhates.com>.

18. « God hates America » chanté sur l'air de « God Bless America ».

19. Voir <www.godhatesamerica.com/>, etc.

20. Voir p. ex. <www.abortiontv.com/Pics/AbortionPicturesWarning.htm> ; <www.abortionno.org/pictures.html>.

21. <Voir www.mttu.com/abort-pics/pic8.jpg>.

Le rock est concerné par la question de Dieu et porteur d'un certain discours théologique où les tripes sont toujours à fleur de raison. Avec sa présence massive dans la culture, les médias et les célébrations des jeunes, il y apporte non seulement des énoncés religieux, mais bien aussi des énoncés théologiques parce que critiques ou passés au crible de la raison. Il constitue une forme de théologie dans la culture que théologiens et théologiennes ne sauraient ignorer, pas plus qu'ils ne sauraient ignorer la théologie du catéchisme ou de l'école du dimanche, pas plus qu'ils ne sauraient ignorer ce qui se passe dans la vie des gens pour qui et avec lesquels ils travaillent. Une chanson rock n'est évidemment pas un ouvrage de philosophie ou de théologie, mais elle rejoint énormément de gens qui la répètent jour après jour comme nous apprenions le catéchisme ou les classiques, qui la font leur, s'y identifient. Sa performance est d'un autre ordre, lié à un discours de moins de trois minutes, mais marqué de caractères esthétiques particulièrement efficaces, sans parler de ses caractères industriels. Mais cela relève d'une autre histoire, celle où l'esthétique croise l'herméneutique, le politique et l'économique.

Références

- ASTLEY, J. (2002), *Ordinary Theology*, Aldershot, Ashgate.
- BEAUDOIN, T. (1998), *Virtual Faith : The Irreverent Spiritual Quest of Generation X*, San Francisco, Jossey-Bass.
- BELLET, M. (1979), *Le Dieu pervers*, Paris, Desclée de Brouwer.
- BONO, (1993), Interview dans *Musician*, août, p. 93.
- CANO, M. (1563), *De locis theologicis libri duodecim*, Salamanque, Mathias Gastius.
- CONNOLY, M. (1994), « When the Chips Are Down, Politicians Turn to Faith », *Science & Theology News*, 4/6, p. 1, 34.
- FALWELL, J. (2001), « Why I Said what I Said », *National Liberty Journal*, septembre 2001, disponible en ligne à <www.nljonline.com/why.htm> (page consultée le 15 juillet 2003).
- FORRESTER, D. (2001), *Truthful Action, Explorations in Practical Theology*, Edinburgh, Clark.
- GESCHÉ, A. (1986), « Topiques de la question du mal », *Revue théologique de Louvain*, 17, p. 393-418. Repris dans A. GESCHÉ, *Dieu pour penser*, t. I: *Le mal*, Paris, Cerf (Théologies), 1993.

- GLAAD [GAY AND LESBIAN ALLIANCE AGAINST DEFAMATION] (2001), « Timeline: Jerry Falwell & Pat Robertson's Anti-Gay Remarks », 21 septembre 2001, disponible en ligne à <www.glaad.org/publications/resource_doc_detail.php?id=2802&> (page consultée le 15 juillet 2003).
- GRAFFIN, G.W. (2004), *Monism, Atheism, and the Naturalist Worldview. Perspectives from Evolutionary Biology*, Ithaca, Polypterus Press.
- GREELEY, A. (1988), « Born in the USA. Springsteen, Blue Collar Prophet and Catholic Troubadour », dans *God in Popular Culture*, Chicago, Thomas More, p. 133-148.
- GUTIÉRREZ, G. (1990), « How Can God Be Discussed from the Perspective of Ayacucho ? », *Concilium*, 1, p. 103-114.
- NADEAU, J.-G. (1987), *La Prostitution, une affaire de sens. Étude de pratiques sociales et pastorales*, Montréal, Fides.
- (1994a), « Le crucifix de l'Oratoire Saint-Joseph. Une pratique populaire en marge de la liturgie », *Prêtre et Pasteur. Revue des agents de pastorale*, 97/11, 611-615.
- (1994b), « Évangélisation et culture des jeunes vues du Canada français », *Concilium*, 251, p. 109-118.
- (1997), « Pardonner à Dieu ? », *Prêtre et Pasteur. Revue des agents de pastorale*, 100/8, p. 477-484.
- (1998), « “Dieu” dans la théologie pratique : ressource ou tabou ? », *Théologiques*, 6/2, p. 73-98.
- (2001), « From the Expressive to the Receptive and Critical Dimensions of Imagination », dans P. BALLARD et P. COUTURE, dir., *Creativity, Imagination and Criticism. The Expressive Dimension in Practical Theology*, Cardiff, Cardiff Academic Press.
- (2003), « La Bible coulée dans le rock : fragmentation et reconstruction du texte biblique dans la musique rock », *Religiologiques*, 26, p. 87-100.
- (2005), « Public Theology in Pop Culture. Critical Uses and Functions of the Bible in Rock Music and Heavy Metal », dans E. GRAHAM et A. ROWLANDS, dir., *Pathways to the Public Square*, Münster, LIT, p. 157-173.
- PATRIQUIN, M. (2002), « Two Decades of Aggression », *Hour*, Montréal, 24 janvier.
- RIZZUTO, A.M. (1979), *The Birth of the Living God: A Psychoanalytic Study*, Chicago, University of Chicago Press.

- SAFIRE, W. (2004), « Flap over Old Testament Book Leaves Dean Feeling “Job-like” », *New York Times*, 6 janvier.
- STEINER, G. (2000) [1992], *Entretiens*, Paris, Félin (Bibliothèques 10/18).
- STOCKMAN, S. (2001), *Walk On: The Spiritual Journey of U2*, Lake Merry, Relevant Books.
- VIAU, M. (1993), *La nouvelle théologie pratique*, Montréal / Paris, Paulines / Cerf.

Résumé

Quoiqu'on en pense, la théologie est bel et bien présente sur la place publique. Si le théologien réussit parfois à y intervenir sur des questions d'actualité, il y trouve déjà une « théologie ordinaire », certes étrangère à ses critères académiques, mais bien vivante. L'article présente quelques interventions de théologiens canadiens et réfléchit à leur condition. Il offre aussi quelques illustrations de la présence de la théologie sur la scène sociale, particulièrement sur la scène de la musique rock et *metal* anglophone.

Abstract

Whatever one may believe, theology is indeed present in the public square. If the theologian occasionally manages to get involved in current issues, he or she already finds there an « ordinary theology », undoubtedly foreign to his academic criteria but quite alive. The article presents some Canadian theologians' contributions and reflects on their public condition. It also presents some illustrations of theology's presence in the social landscape, particularly as regards to the Anglophone rock and metal music scene.